

# TRAVERSEZ LA RUE...

... il fait plus beau de l'autre côté.

JOURNAL DU 10<sup>e</sup> FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 3 / MERCREDI 13 FÉVRIER 2019



Viva Laldjérie, de Nadir Moknèche

VIVA LALDJÉRIE DE NADIR MOKNÈCHE - REGARDS SUR L'ALGÉRIE

## ALGER SOUS TOUTES SES COULEURS

Entre amour, prostitution et deuil, *Viva Laldjérie* raconte comment le travail impacte la vie de trois algéroises des classes basses de la société. Amoureuse, non pas d'un homme mais de l'image que la société algérienne a façonnée de lui, Goucem s'entête à courir après un homme avec une bonne situation même si ce dernier lui ment et la trompe.

Dans tous ses styles, du drame à la comédie, en passant par la romance, Nadir Moknèche, nous montre à quel point, le travail a fait revivre une femme. Traumatisée par les extrémistes musulmans habitant son quartier et la mort de son époux, Papicha, est contrainte de vivre avec sa fille dans une minuscule chambre, où la promiscuité est flagrante. Anciennement danseuse de Cabaret, elle entreprend de restaurer le *Copacabana*, l'ancien cabaret où elle tra-

vaillait. Cette aventure lui permet de faire le deuil de son mari mais surtout de sortir de la peur d'être reconnue par les extrémistes musulmans.

Moknèche place le travail au cœur des relations sociales et des rapports de domination. Le film évoque une normalité qui fait crier les spectateurs. Ce qui choque c'est moins de trouver le cadavre d'une prostituée, Fifi, la voisine de Goucem, abandonné sur une plage que la banalité cette situation dans l'Algérie des années 2003. Entre norme et tradition, la liberté de la femme est aussi un enjeu crucial, comme le montre la réaction de Goucem en voyant sa mère revêtir ses habits de cabaret et danser en compagnie de la fille du concierge.

La transparence dont fait preuve le réalisateur, en évoquant les relations sexuelles hors-mariage,

les communautés homosexuelles et transsexuelles, et même la prostitution, est remarquable. Elle rappelle les tabous et les frustrations qu'une société cloîtrée dans la bulle religieuse et politique engendre, et ce malgré la promesse du premier gouvernement de Bouteflika, dit "Boutef", de faire baisser l'extrémisme dans le pays.

Ce que je regrette, c'est bien évidemment la langue utilisée durant le tournage. Cela a beaucoup joué sur les mimiques, les expressions algériennes, les gestes maniérés des personnages. Le vocabulaire dialectal aurait pu faire état de la violence des rues algéroises, quand le français ne fait que la limiter. Et quel délice de voir Biyouna jouer la comédie en arabe dialectal.



Le public du Carré Bleu avant la projection de *Viva Laldjérie*  
Photos Manuel Vimenet

## Devinette

Quel chanteur a fait son apparition lors de la journée d'études, le 11 février vers 12H55 ?

Réponse : Gérard Lenorman

## RENDEZ-VOUS DU MERCREDI 13 FÉVRIER

### Compétition internationale

14h / *La Concorrente* et *Les Conquérantes* – Tap Castille

16h30 / *Flesh Memory* et *Jess, vent de face* – Tap Castille

20h30 / *Saule Marceau* et *Lorello o Brunello* – Tap Castille

### Regard sur l'Algérie

14h30 / *La grève des ouvriers de Margoline* et *Les passagers*

Médiathèque

18h30 / Rencontre dédicace avec Stéphane Beaud

La Belle Aventure

20h30 / *Des vacances malgré tout* – Carré bleu

LORELO ET BRUNELLO, DE JACOPO QUADRI - COMPÉTITION INTERNATIONALE

# DEUX JUMEAUX CONTRE LES LOUPS

« Ils sont jumeaux, pas identiques, mais ils sont jumeaux » : cette phrase, prononcée par Ultimina, marque le commencement du tableau du quotidien de Lorello et Brunello Biondi, deux paysans toscans d'âge moyen, peint par le réalisateur Jacopo Quadri.

Utilisant les saisons comme marqueur de temps, Quadri suit et nous fait témoigner d'un an de la vie des deux frères et de leur entourage, cette vie rythmée par le travail agricole. Ils vivent et cultivent tous les deux leurs terres à Pianetti di Sovana, petit village du sud de la Toscane. La pâture, les champs cultivés et le bétail – poules, moutons, cochons – rythment leur quotidien, leur travail, et rythment le film. Lorello et Brunello sont nés dans cette terre et l'ont durement travaillée tout leur vie, et la cadence ne semble jamais descendre.

Quadri met en contraste le monde globalisé, technologique, et le monde rural, isolé, à travers les problématiques que rencontrent les frères tout au long du film : La constante recherche de stratégies d'augmentation de productivité pour survivre, les effets du changement climatique, l'achat de leurs terres par leurs voisins. Mais surtout, on ressent à travers le récit d'Ultimina les constantes comparaisons entre la vie et le travail agricole qu'elle a vécu durant sa jeunesse, et ce que vivent les protagonistes du film. Quadri arrive à mettre en scène l'invasion de plus en plus présente des métiers agricoles par la globalisation.

Menacés par des loups qui rôdent autour du domaine, les frères voient leurs moutons mourir, et leur marge d'action diminuer, une métaphore qui semble évidente. On voit dans quelques scènes les pancartes et affiches dans lesquelles ils revendiquent un soutien politique, qui n'arrive pas.

Ce qui prédomine surtout au long du film, c'est la force du lien et l'attachement qui existe entre les frères et leur travail, leurs animaux et leurs cultures, et, plus fort que tout, le lien qui les unit à leur famille. Ultimina, Wanda, Giuliano, tous de la famille Biondi, habitent à quelques pas les uns des autres et Quadri décide de suivre Ultimina dans ses visites et promenades journalières – dont le but est de prendre des nouvelles de tous – pour montrer ce réseau et cette entraide familiale.

Le film met ainsi en contraste les changements que subissent l'agriculture et l'économie de manière générale, et le savoir-faire, le rythme quotidien des Biondi, voués, sans ce témoignage, à être oubliés par la société. Le film révèle également l'absence d'une nouvelle génération pour les remplacer, et l'abandon progressif du travail rural, en Italie comme ailleurs.

Giuliana et Louana

Mercredi 13 février à 20h30 au TAP Castille

# DES FEMMES QUI DONNENT

La concurrente, c'est une femme qui a travaillé toute sa vie et qui peine désormais à subvenir à ses besoins. La solution s'impose à elle par le biais d'un jeu télévisé auquel elle va participer, guidée par son unique et seule motivation : ses enfants. Devant faire face aux tentatives de découragement de sa mère, de son fils, Francesca démontre une très belle force de caractère et s'entête jusqu'au bout. L'émotion nous gagne quand on la voit si déterminée, dynamique, bienveillante, s'acharnant à répéter le nom de la capitale de la Turquie dans son petit salon.

Les conquérantes, ce sont des femmes aux parcours fracassés par leur arrivée en France, où elles ont dû batailler pour trouver un logement. Désormais, elles continuent de vivre, parfois au jour le jour. Là encore, Kourtime et

Djeneba ne vivent pas que pour elles : régulièrement, elles envoient leur argent péniblement gagné à leur famille, à qui elles vouent un amour plus fort que tout. Ambitieuses, ne se décourageant jamais, elles subissent les difficultés administratives pour la quête de la demande d'asile et les surmontent, toujours avec le sourire qui les caractérise.

De l'Italie à la France, ces deux films suivent le destin de trois femmes fortes qui se battent pour elles, mais surtout pour les autres. La générosité sans faille qu'elles offrent est significative de celle qu'elles auraient sûrement aimé recevoir.

Louana

Séance mercredi 13 février à 14h au TAP Castille

SAMIR DANS LA POUSSIÈRE DE MOHAMED OUZINE - REGARDS SUR L'ALGÉRIE

# ENTRETIEN AVEC MOHAMED OUZINE

**Est-ce que vous pourriez nous dire comment vous en êtes arrivés à réaliser des films ?**

Alors moi j'ai commencé par la photographie, je devais avoir vos âges (la vingtaine), c'était vraiment pour moi. Je faisais de la photographie documentaire... il fallait acheter des pellicules. Je suis allé à Paris pour proposer mes photos... bon ça n'a pas marché. Et puis un jour j'ai photographié... des gens qui faisaient rencontrer leurs enfants à des parents incarcérés, avec une association qui faisait ça. Et de fil en aiguille, un copain qui faisait du cinéma m'a proposé d'écrire un film.

J'ai écrit puis tourné mon premier film... mais je m'étais jamais dit qu'un jour je ferais du cinéma. Je pensais que pour vivre de ça... 'faut pas être complètement dans des cases, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'horaires, en fait on invente notre métier. Et malgré mes études d'histoire, je savais pas quoi faire... puis le cinéma est arrivé comme ça.

**Pourquoi était-il important pour vous de faire un film comme *Samir dans la poussière*, avec un retour à vos origines ?**

La réponse est dans la question. Quand je suis allé enterrer mon père là-bas, et que je suis revenu. Je savais que mes parents étaient originaires de là-bas mais y aller, voir ma sœur et mes neveux c'est différent. J'avais besoin d'y retourner, de fabriquer quelque chose, ça a été un peu une

thérapie, ce film. Je continue de me poser des questions, mais avec moins de douleur qu'avant.

**Dans le film, Samir vous fait comprendre que rien ici ne mérite d'être filmé. Qu'est-ce qui vous a fait dire le contraire ?**

Si vous voulez, quand je suis arrivé là-bas, je me suis dit que si mon père n'avait pas traversé la Méditerranée, Samir ce serait peut-être moi. C'est aussi un portrait en négatif de moi, si mon père n'avait pas émigré en France. Donc pour répondre à ta question, j'étais en train de me dire...peut-être que ma place était là-bas, enfin non ma place est ici en France, mais les rôles auraient pu être inversés.

**Lors de votre séjour en Algérie, vous avez ressenti un conflit, des difficultés, avec notamment le regard des autres ?**

Alors je ne vais rien dire d'original : quand on a des origines étrangères, on est un peu perçu comme un étranger ici, mais aussi dans notre pays d'origine. Avec mes habits, ma manière de parler, voilà je ne parle pas très bien l'arabe. Mais les gens là-bas ils ne regardent pas d'un œil... quoi... c'est le... ils me regardaient un peu comme l'immigré. Ils ne m'appelaient pas comme ça mais... voilà, c'est celui qui vient de France quoi !

**Le "Zmagri" !**

Le "Zmigri" oui !

**Vous disiez pendant la séance que vous ne saviez pas trop durant le tournage ce que vous vouliez transmettre mais est-ce qu'une fois que vous l'avez fini, vous vous êtes dit : c'est ce message que je veux transmettre plutôt qu'un autre ?**

Je crois que quand on tourne un film, souvent (je pense que c'est vrai pour d'autres choses) on n'a pas forcément clairement conscience de ce qu'on est en train de faire, et c'est à la fin qu'on comprend. Je ne pense pas qu'il y ait de message dans mon film mais on sait petit à petit pourquoi on sait les choses et c'est après qu'on se dit « ouais, j'avais besoin de ça ».

Quand j'ai terminé mon film j'ai compris que je venais d'exorciser certaines choses... parce que je l'ai fait j'avais bientôt 40 ans. Je l'ai fait à un moment où je me posais des questions sur mes origines. Même quand on est français "de souche" - j'allais dire - et qu'on a des parents qui viennent de Bretagne et qu'on vit en Corrèze, et moi ça m'a travaillé, et je pense que j'étais plus tranquille quand j'ai terminé ce film.

**Est-ce que vous sentez que vous contribuez au cinéma Algérien ?**

Moi je ne le fais pas pour ça. Je ne fais pas un film pour contribuer au cinéma Algérien, ou Français d'ailleurs, mais si le film contribue à des choses positives tant mieux.

Entretien réalisé par Idriss et Théo

# TRAVAIL ET SCIENCE-FICTION

Lundi se tenait la journée d'étude *Penser l'avenir du travail*. À cette occasion, Catherine Dufour et Daniel Koechlin sont intervenus sur le travail du futur dans les arts. Catherine Dufour s'est concentrée sur un recueil de nouvelles *Au Bal Des Actifs* et Daniel Koechlin sur les films de science-fiction de cette décennie. Il est étonnant de voir des blockbusters comme *Hunger Games* traités de cette manière. Cette conférence nous montre un genre prolifique, traité de façon dédaigneuse comme de la paralittérature.

Pour la plupart d'entre nous *Hunger games* n'est qu'un film pour adolescents, mais en allant au-delà des préjugés nous pouvons y voir une allégorie de la lutte des classes, une division de la société entre les riches privilégiés soumettant les pauvres qui se définissent uniquement par leur production. En ce qui concerne *Elysium*, je n'avais perçu dans ce film ces questionnements sur l'immigration et le droit à la santé.

Catherine Dufour défend une science-fiction à contre-courant de ce que l'on voit actuellement. La science-fiction aujourd'hui est pessimiste, comme on peut le voir dans le genre dystopique qui est le sous-genre dominant. Catherine Dufour participe au mouvement Zanzibar afin de voir au-delà de la science-fiction actuelle, en essayant d'entrevoir un futur positif au contraire des séries comme *Black Mirror* qui nous dépeignent un avenir qui court à sa perte.

Il nous est nécessaire de voir la science-fiction au-delà de nos idées reçues. C'est un genre riche de questionnements philosophiques qui nous pousse à penser notre avenir pour le comprendre et ainsi le modeler.

Marine

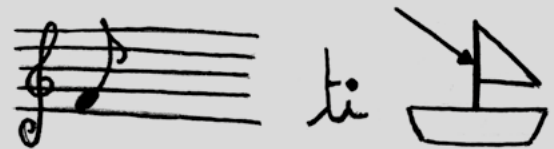


Marie et Nolwenn, interviewées par Alex pour la radio du festival



## RÉBUS

Trouve le titre d'un film diffusé jeudi



## EN MÊME TEMPS...

On assiste aujourd'hui à une épidémie de démissions dans les banques françaises. Le constat de l'augmentation du nombre de démissions dans le secteur bancaire est partagé par l'ensemble de la profession. Entre 2014 et aujourd'hui les démissions ont gagné du terrain, elles représentent le principal motif de départ, remplaçant les départs à la retraite (largement majoritaires en 2014), comme le note l'Observatoire des métiers de la banque dans sa dernière étude, publiée en décembre 2018.

La banque, représentant 2% de l'emploi salarié en France, et étant associée à la sécurité de l'emploi et à des perspectives de carrière, devient un secteur comme les autres : les démissions y représentent en moyenne 36% des départs en CDI, contre 40% pour l'ensemble du secteur privé en 2017.

Giuliana

## Solution des mots mêlés du n°2

O	D	B	J	C	I	A	G	X	E	C	I	P	M	W	A
H	O	R	D	U	O	G	I	E	L	R	M	M	Y	K	U
H	N	A	É	L	W	V	L	M	U	I	A	T	U	R	C
U	Q	Z	J	T	R	E	L	X	B	T	G	Z	F	A	G
V	U	I	A	E	P	X	I	T	E	I	I	F	U	Z	G
B	I	L	N	E	A	E	A	A	Q	Q	N	Q	O	E	F
Z	C	E	T	K	E	A	M	C	Z	U	A	U	R	O	O
E	H	X	É	E	K	A	F	K	A	E	I	Y	W	W	A
N	O	G	É	N	I	A	L	D	T	G	R	B	E	H	G
N	T	Z	P	R	Y	C	E	E	O	J	E	C	L	S	T
G	T	M	S	L	C	A	T	N	V	K	G	H	L	F	L
N	E	I	U	I	W	N	J	I	A	N	E	C	U	Z	B
D	Y	S	T	O	P	I	E	R	H	E	S	Y	E	W	I
U	I	U	X	O	E	E	V	O	B	U	S	Y	L	P	O
U	N	S	J	A	C	T	U	E	L	E	V	O	L	T	K
J	Y	O	C	D	L	W	D	W	B	Z	G	A	E	D	W

### Traversez la rue... n°3

Journal du 10<sup>e</sup> festival Filmer le Travail • Mercredi 13 février 2019

Rédaction : Louana Deveau, Erwann Gennetay, Théo Jaoul, Idriss Maaroufi  
Giuliana Maselli, Marine Ourahli, Isabelle Taveneau

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2018 avec un groupe de 14 étudiants de l'Université de Poitiers, issus d'Arts du spectacle, de Sociologie, et du parcours Lettres/ Sciences Po.

Réalisation encadrée par Isabelle Taveneau (FLT) et Thomas Dupuis (FLBLB).

**"Si vous ne filmez  
que le visible,  
vous ne faites pas un film"**  
Mohamed Ouzine  
réalisateur de *Samir dans la poussière*